THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1331

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Bibliothèque Universelle

BIBLIOTECA
CENTRALA

THÉMISTOCLE,

TRAGÉDIE.

THÉMISTOCLE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DÉDIÉE A BONAPARTE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez J. F. SOBRY, Imprimeur, rue du Bacq, n°. 149; Passage Sainte-Marie,

Et chez LEBRETON et MARIELLE, Libraires, quai des Augustins, au coin de celle Gît-le-Cœur, n°. 29.

AN V.



A PARIS,

A BONAPARTE,

GÉNÉRAL DES ARMÉES FRANÇOISES,

EN ITALIE.

CITOYEN, je te dédie la tragédie de Thémistocle, non comme on dédioit, sous l'ancien régime, un livre à un personnage important, mais comme Cicéron, Sénèque et Pline adressoient leurs Traités à leurs amis; et je rétablis, par cette communication, l'alliance ancienne et nécessaire des lettres et des armes. Je te dis mille choses dans cette pièce; je t'en fais dire infiniment par tous ceux qui la liront; je t'en fais dire davantage par toi-même à tous tant que nous sommes de François. Les éloges sont si froids et si déplacés quand on s'estime hautement! cependant il faut se communiquer cette estime : c'est un besoin pour tous. Eh, bien! voilà un intermédiaire qui va remplir parfaitement cette tâche entre nous : c'est la pièce de

Thémistocle : lisons-la, et tout ce que tu sens sera exprimé, tout ce que tes actions et ton caractère inspirent sera éprouvé et senti.

Cette pièce est très-ancienne ; elle étoit restée inconnue, parce qu'elle n'étoit pas un fruit du tems où elle a été donnée ; les cœurs, alors, n'étoient pas ouverts aux sentimens qu'elle exprime : d'ailleurs, il faut l'avouer, elle avoit, dans le style, une aspérité que je n'aurai peut-être pas encore trop bien adoucie. Telle qu'elle étoit, sa contexture vraiment antique, sa simplicité, son élévation, sa richesse de pensées, souvent son énergie et sa beauté d'expressions, me frappèrent. Je me fis une affaire, il y a long-tems, de nétoyer et d'enchasser ce diamant, pour en jouir mieux, et je l'avois laissée en réserve, par je ne sais quel pressentiment. Après tous les mouvemens révolutionnaires qui ont agité ceux qui ont eu le malheur ou le bonheur de n'être pas tout-à-fait rien, j'ai retrouvé, en mettant de l'ordre dans quelques papiers, cet estimable Thémistocle. Je l'ai relu, je l'ai admiré plus qu'autrefois encore, et, presque à chaque vers, je me suis écrié : « O France ! ô patrie ! ô Bonaparte ! »

Il le faut avouer ; les sentimens de grandeur d'ame, et de patriotisme épuré, qui font la base de cet Ouvrage, trouvent, dans ce moment, plus d'application qu'autrefois ; ils se développent avec plus d'énergie, et trouvent plus facilement leurs racines dans les cœurs ; et, à cet égard, la pièce de Thémistocle devient une pièce de circonstances. C'est une lettre qu'un brave homme d'un autre tems avoit adressée à ce moment-ci : je n'ai que le mérite de l'avoir recueillie, et de la remettre à propos.

On y verra, sans doute, avec plaisir, des pensées très - profondes, rendues par des expressions vives et fortes, qui invitent à les retenir ; une politique saine, très - noblement développée, et le tableau des cours et des républiques continuellement mis en opposition avec vérité et habileté ; et ce sont là aussi des beautés de tous les tems.

Les romanciers de théâtre, qui ne connoissent le cœur humain que dans les coulisses, ne représentent jamais leurs héros que dans des sentimens absolus et exagérés ; mais ici on voit avec intérêt le grand Thémistocle évitant la mort, et cherchant un asyle. Il aime assez la

vie pour être homme ; il sait la sacrifier assez pour être héros ; et c'est là, sans doute, une des beautés les plus touchantes de cette pièce recommandable. Ici Thémistocle, en mourant, enveloppe Xercès dans une ruse que le sacrifice de la vie du héros, et la religion du serment rendent grande, imposante, majestueuse. Et tel est le caractère des Grecs, qui, à l'héroïsme militaire, au dévouement patriotique, savoient allier la dextérité et l'art de lier les hommes, plus grands et plus parfaits en cela que les Romains, qui, pendant long-tems, n'ont su que frapper.

Ceci nous conduit à remarquer que, malgré la sublimité des Romains, les Grecs, en tout, ont été à un degré au-dessus ; et ce degré est marqué par un caractère plus intime d'humanité, de vérité, et de précision. C'est ainsi que Thémistocle a quelque chose de plus que Scipion ; Aristide, que Caton ; Alexandre, que César ; Démosthènes, que Cicéron ; Homère, que Virgile, Pindare, qu'Horace ; les sculptures grecques, que les sculptures romaines. Et comme le caractère des François a plus de rapport à celui des Grecs, qu'à celui des Romains, je saisis avec ardeur cette occasion

de rappeler à mes compatriotes, devenus républicains, les modèles grecs, pour les détourner de tous ces Curtius, de tous ces Brutus, de tous ces Scévolas, de tous ces Graccus, qui ont aussi trop abondamment couru les rues dans la révolution. Les grands dévouemens sont bons quelquefois ; mais les sentimens humains doivent toujours dominer en général ; et c'est là, surtout, ce que nous apprendrons avec les Grecs.

En effet, une observation vraie à faire, c'est que nous avons été partie Grecs et partie Romains dans notre révolution, et que ce ne sont pas les Romains qui y ont paru avec avantage. Ceux qui ont voulu être Romains, en sortant péniblement de leur naturel, ont tout outré et tout gâté ; ceux qui ont été Grecs, sont restés dans la mesure de dévouement que le caractère françois comporte, et les Grecs ont fini par arrêter et comprimer tous ces Romains factices et détonnans. C'est ainsi que, tant que la crise a duré, et sans qu'on s'en soit rendu compte, on a eu une haine bien prononcée contre tout ce qui a porté le caractère romain en législation, en mœurs, en procédés : il n'y a pas jusqu'aux habits romains qu'on a repoussés avec haine, tandis

que nos femmes mêmes, rendues à la liberté, en sont venu naturellement aux habits grecs. Tout répugne aux formes romaines chez les François ; tout, au contraire, y tend aux formes grecques, à l'élégance attique. On pourroit pousser fort loin ce parallèle, et faire remarquer sur-tout que ce sont les Romains qui nous ont donné l'exemple des proscriptions que nous avons trop malheureusement imité ; tandis que les Grecs n'ont jamais sévi que contre les chefs, et n'ont plus vu que des frères dans le reste des factions vaincues. Enfin nous pouvons dire que la mauvaise compagnie de la révolution a été romaine, que la bonne compagnie de la révolution a été grecque ; et l'on peut penser, avec raison, que si l'on a fait marcher pendant quelque tems, et bien malgré nous, notre révolution à la romaine, c'est à la grecque qu'elle finira, parce que le caractère françois est essentiellement le caractère des anciens Grecs, et des Grecs d'Athènes sur-tout.

La pièce que je t'envoie est toute consacrée à célébrer les plus illustres Grecs. Tu verras que l'auteur y a très-ingénieusement amené, avec Thémistocle, un fils de Miltiade et le juste Aristide, en opposition avec un brutal de Spar-

tiate, un scélérat de Ministre, et un brave Roi. Tous ces personnages, liés par une fable vraisemblable et bien tissue, concourent à mettre dans le plus beau jour le caractère de Thémistocle, et à en rappeler naturellement tous les hauts faits. L'intérêt y est un; l'action en est simple et pleine; et l'intrigue, peu chargée, y est plutôt un heureux développement, qu'un pénible assemblage d'incidens et d'événemens. Elle n'a ni le pressant, ni le tendre, mais elle a toujours l'élevé et l'embelli; elle excite peu la curiosité, mais beaucoup, en place, l'estime et l'admiration; et elle m'a paru encore avoir, à cet égard, quelque chose de neuf et de piquant, qui n'échappera point aux bons esprits.

Tu jugeras aussi que ce n'étoit pas un tableau indifférent à offrir à une république naissante, que les dangers de cette manie des soupçons qui travaille sans cesse les républicains, et qui les conduit à se priver de leurs meilleurs appuis, dans la crainte d'en être opprimés. Quand on voit la rage forcenée des Athéniens, poursuivre impitoyablement un Miltiade, un Aristide, un Thémistocle, qui les avoient tant de fois sauvés, on ne peut trop tôt travailler à arracher, du

milieu de nous, les semences d'une barbarie aussi noire, d'une injustice aussi criante. Nous possédons des hommes aussi dévoués que ces fameux Généraux grecs ; mais il faut que nous apprenions à nous montrer, envers eux, plus grands et plus justes que les Grecs, en ne les exposant qu'aux seuls dangers des combats.

Il n'y a point de rôle de femme dans cette pièce ; mais la tragédie de la Mort de César nous a appris que quand un sujet, bon d'ailleurs, n'en comporte pas, il n'en est pas moins accueilli.

Je jouis du plaisir que tu auras à remarquer la beauté de plusieurs vers qui ont le mérite d'encadrer, dans une expression juste et simple, des vérités premières ; tels que ceux-ci :

Qu'un mérite parfait, sitôt qu'il se fait voir,
A sur le cœur de l'homme un étrange pouvoir !

tels encore que ceux-ci :

Vous, ministres du Dieu qui répand la lumière,
Versez sur cette flamme un encens précieux ;
C'est là le seul présent agréable à ses yeux :
Le sang des animaux que le fer sacrifie,
Ne sauroit plaire au Dieu, source unique de vie.

La vérité politique exprimée dans ceux-ci,

ne semble-t-elle pas applicable à présent même à l'Angleterre et à la France ?

Les peuples ennemis font quelquefois la paix ;
Malgré les flots de sang dont leur main s'est trempée,
Ils quittent à la fois la colère et l'épée ;
Mais les peuples rivaux sont jaloux sans retours :
Ils cessent de combattre, et s'abhorrent toujours.

Enfin, y a-t-il rien de plus élevé, de plus grand, de plus patriotique, que le sentiment renfermé dans ce vers, mis dans la bouche de Thémistocle ?

Mourir ! Eh ! qui, Seigneur, ne meurt pas pour la Grèce ?

Mettons à la place du mot Grèce, le mot France, ne trouvons-nous pas dans ce vers l'expression du sentiment de tout soldat de notre étonnante armée d'Italie, de tout soldat républicain ? Et si ce n'étoit pas là du sublime, conviens, brave Général, qu'il n'y a en auroit nulle part.

Voilà ce qui m'a pressé de reproduire ce monument précieux, à te le dédier, et à en provoquer la représentation sur nos théâtres républicains. Les théâtres, les lycées, les tribunaux, les conseils publics, tels étoient les lieux d'assemblées des Grecs. C'étoit là qu'ils couronnoient

leurs guerriers, leurs sages, leurs poëtes, leurs orateurs. C'est là qu'ils ont tant de fois proclamé Thémistocle leur libérateur. C'est là que nous te couvrirons de laurier, de palmes et d'olivier, et cela malgré toi, pour l'acquit de notre admiration, pour l'exemple de ceux qui doivent t'imiter.

Il me reste à te dire que l'auteur du fond de cet Ouvrage s'appeloit Follard, qu'il étoit de Lyon, et Jésuite de sa profession. C'a été un génie heureux et grand, que les habitudes monastiques ont étouffé. Il n'a eu que cet élan; mais il l'a porté très-haut; et c'est ainsi que Fra-Marco, dans la peinture, s'est mis, malgré son froc, et par un seul tableau, à côté de Michelange et de Raphaël. Je crois donc bien mériter, en réparant ce bon tableau d'un second Frère-Marc, en l'offrant au Public, et en en faisant réfléchir la partie la plus brillante sur nous-mêmes.

Salut et fraternité, SOBRY.

Paris, le 14 germinal, an 5, le jour de la bataille de Neumark.

Le lendemain de la bataille d'Inspruch.

La veille de la bataille de Hundsmarck.

THÉMISTOCLE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

THÉMISTOCLE, ancien Général de la République d'Athènes,

XERCÈS, Roi de Perse.

MILTIADE, dit le Jeune, fils du grand Miltiade, et attaché à Xercès.

ARISTIDE, dit le Juste, Ambassadeur d'Athènes.

PARMENIS, Ambassadeur de Sparte.

ARTABAN, Satrape, Ministre du Roi de Perse.

HIDASPE, Satrape, attaché à Artaban.

ARASPE, Satrape, attaché à Miltiade.

SATRAPES, PRETRES, SOLDATS.

La scène est à Suse, ancienne capitale de la Perse, dans le palais de Xercès.

THÉMISTOCLE,

THÉMISTOCLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MILTIADE, OFFICIERS.

MILTIADE.

QUE l'on me laisse seul, et qu'on fasse venir
Ce Grec qui, sans témoins, cherche à m'entretenir.

SCÈNE II.

MILTIADE.

Est-ce un de ces bannis que leur fière patrie
Punit de leurs vertus dès qu'elle s'en défie ?
Chaque jour, à mes pieds, ils viennent implorer
L'appui que ma faveur leur permet d'espérer.
Fils du plus grand des Grecs, leur malheur m'intéresse,
Et je répare en eux les rigueurs de la Grèce.
Mais je le vois paroître.

SCÈNE III.

MILTIADE, THÉMISTOCLE.

MILTIADE.

Approchez, étranger :
Vous pouvez, en ces lieux, me parler sans danger;
Des Satrapes altiers l'importune cohorte,
De ce palais encor n'assiége point la porte :
Le jour à peine luit. J'ai su qu'en cette cour
Arrivé sans témoins, et fuyant le grand jour,
En secret, vainement, vous cherchiez ma présence.
Plaignez de la faveur la triste dépendance ;
Je ne vis point pour moi. Qu'avec ardeur j'attens
D'apprendre de nos Grecs les succès éclatans !

THÉMISTOCLE.

Un Grec persécuté, mais peu digne de l'être,
Devant l'ami des Grecs ne craint point de paroître.
Si, comme on le publie en Perse et parmi nous,
L'infortune est un droit pour approcher de vous,
Seigneur, jamais mortel, grace au sort qui m'opprime,
N'eût à ce privilége un droit plus légitime.

MILTIADE.

Dans nos Grecs opprimés, malheureux inconnu,
Je me fais un devoir d'honorer la vertu :

Il est vrai, ma faveur, sans ce doux avantage,
Feroit peut-être ici murmurer mon courage.
Quoiqu'au roi que je sers, tout roi cède aujourd'hui,
Le fils de Miltiade étoit beaucoup pour lui.
Dans ces climats lointains conduit dès mon enfance,
Je n'ai point oublié mon nom, ni ma naissance :
En protégeant les Grecs, en plaignant leurs ennuis,
Je rends digne de moi le haut rang où je suis.

THÉMISTOCLE.

A ces nobles discours, où brille la sagesse,
Je reconnois le fils du vengeur de la Grèce ;
Je crois le voir encor, quand, jadis, sur ses pas,
Aux champs de Maraton il menoit nos soldats ;
Mais j'admire sur-tout ce zèle magnanime
Qui sauve ici les Grecs que l'injustice opprime.
Jeune, à peine autrefois les avez-vous connus :
Puis-je vous rappeler des malheurs que j'ai vus ?
Au retour de la Thrace, en votre premier âge,
Sur les flots inconstans soulevés par l'orage,
Vous suiviez votre père en Grèce rappelé,
Quand tout-à-coup des vents le courroux redoublé,
Vous ravit au héros qui vous donna la vie,
Et vous porta, mourant, dans la flotte ennemie :
Ainsi, des mains des Grecs, jeune enfant arraché,
Vous fûtes, dans la Perse, à la cour attaché.
Cependant, votre père arrivé dans la Grèce,
Vengeait, à Maraton, les Grecs et sa tendresse ;

Et le Persan superbe, à ses pieds abattu,
Consoloit ce héros de vous avoir perdu.

MILTIADE.

Ah ! que facilement la louange d'un père
Aux oreilles d'un fils a le secret de plaire !
Mais, sans m'en prévaloir, je sais quel est le nom
Que s'acquit Miltiade aux champs de Maraton;
Et quand la Renommée, avare de sa gloire,
M'auroit tû, dans ces murs, cette insigne victoire,
Mes maux que j'y voyois croître à tous les instans,
Ne m'apprenoient que trop ses succès éclatans.
Selon que ce héros, devenu trop illustre,
Par de nouveaux exploits, prenoit un nouveau lustre,
On venoit resserrer mes fers appesantis :
Les triomphes du père étoient les maux du fils.
J'estimois ses hauts faits par mes propres alarmes,
Et mes tourmens suivoient les progrès de ses armes ;
Mais quand de ses exploits s'effrayant follement
Athènes l'eut puni par le bannissement,
Et que portant plus loin ses rigueurs inhumaines,
Elle l'eut rappelé pour l'accabler de chaînes,
Xercès plaignit mon père, il vanta ses vertus ;
Par ses ordres bientôt mes fers furent rompus.
Il voulut voir le fils de son vainqueur terrible ;
Il me vit : mes malheurs le trouvèrent sensible ;
Et selon que des Grecs croissoient les cruautés,
Du Perse généreux j'éprouvois les bontés;

De mon père, en un mot, la cruelle aventure,
Devint de mon bonheur la source et la mesure.
Malheureux dans le sort qui sut rompre mes fers,
De n'être en liberté qu'au prix de ses revers,
Et de me voir forcé de trembler pour sa vie,
Selon que ma fortune augmentoit dans l'Asie.
Il mourut; et Xercès, touché de mes ennuis,
Me mit près de son trône à la place où je suis;
Mais depuis, trop fameux dans la paix, dans la guerre,
Thémistocle est lui seul l'entretien de la terre;
C'est le héros du monde; et les yeux aujourd'hui
Ne sont, dans l'Univers, attachés que sur lui.
Trois fois, par ce héros, aux rochers d'Arthémise,
La flotte des Persans dissipée ou surprise,
L'empire de la mer si long-tems disputé,
Enfin à sa patrie, acquis et mérité,
Xercès glacé d'effroi, fuyant vers le Bosphore,
Et jusques dans Sardis, pâle et tremblant encore,
Les mers de Salamine et celles de Naxos,
Couvertes des débris de ses nombreux vaisseaux,
Tant d'exploits étonnans, tant d'éclat, tant de gloire,
Ont fait de Miltiade oublier la mémoire.

THÉMISTOCLE.

Les succès de ce Grec vous sont assez connus,
Mais ses maux jusqu'à vous ne sont point parvenus.

MILTIADE.

Ah! que m'apprenez-vous? A-t-il comme mon père
D'une ingrate patrie éprouvé la colère?

THÉMISTOCLE.

Thémistocle, en horreur à ceux qu'il a sauvés,
Contre ses tristes jours voit les Grecs soulevés.
Proscrit, persécuté, sans secours, sans asile,
Errant dans l'Univers, fuyant de ville en ville,
Tantôt des flots émus vil jouet sur les mers,
Et tantôt fugitif dans l'horreur des déserts,
Cachant par-tout le nom que lui fit Salamine,
Ce nom jadis sa gloire, à présent sa ruine,
N'osant être lui-même, en un mot aujourd'hui
Du fils de Miltiade implore ici l'appui.

MILTIADE.

Thémistocle!

THÉMISTOCLE.

Tes yeux, avec un soin extrême,
Me cherchent, je le vois, moi-même dans moi-même.
Rien ne t'annonce en moi le vainqueur de Naxos,
Rien dans ces murs fameux ne me suit que mes maux:
Aucun de ces lauriers cueillis près d'Arthémise
Ne cache ma disgrace à ta juste surprise.
De ces nombreux captifs fruits de tant de combats,
Aucun dans mon exil n'accompagne mes pas.
Livrés à leurs soupçons, aussi faux que funestes,
Les Grecs m'ont tout ravi; mais enfin tu me restes:
Conçois, à ce seul mot, mon estime pour toi.

MILTIADE.

A ce seul mot aussi, Seigneur, je la conçoi.

Mais quels brillans objets s'offrent à ma mémoire !
Je me sens investi de toute votre gloire !
A votre auguste aspect vos exploits inouis,
Se présentent en foule à mes yeux éblouis !
Ah ! souffrez qu'écartant ces images pompeuses,
Je baise avec transport vos mains victorieuses :
Oui, j'accepte la foi que vous daignez m'offrir ;
Je vous donne la mienne ; et s'il faut l'affermir,
Je n'attesterai point cette splendeur divine,
J'en jure entre vos mains, Seigneur, par Salamine.

THÉMISTOCLE.

Et l'offre et le serment j'accepte tout de toi ;
Mais par de prompts effets dégage ici ta foi.
Auprès du fier Xercès ton pouvoir est extrême ;
Toute la Grèce en parle ; et c'est ce bruit lui-même,
Qui, malgré les périls semés sur tous mes pas,
M'a conduit de si loin jusques dans ces climats.
Cet espoir m'a guidé dans mes erreurs diverses,
Et, sûr de tes vertus, je n'ai point craint les Perses :
Justifie aujourd'hui l'honneur que je te fais.

MILTIADE.

Ma fortune est à vous, expliquez vos souhaits.

THÉMISTOCLE.

Ta fortune ! O mon fils ! souffre un avis sincère,
Souffre que je rejette une offre trop vulgaire.

Te ferois-tu l'affront de croire que ton rang,
Tout élevé qu'il est, soit digne de ton sang?
Ce n'est que par toi seul que je te considère;
Ton véritable rang, c'est ton sang, c'est ton père;
L'immortel Miltiade. Au reste, si ton cœur
S'offensoit, malgré moi, d'un discours peu flatteur,
Excuses-en l'orgueil : la Grèce m'a vu naître.

MILTIADE.

Vos étonnans exploits l'ont fait assez connoître :
Mais enfin ordonnez : que voulez-vous de moi?

THÉMISTOCLE.

Voir Xercès, c'est là tout ce que j'attends de toi.

MILTIADE.

Vous, Thémistocle! ô ciel! vous offrir à sa vue!
Vous, l'éternel effroi de l'Asie éperdue!
Xercès, toutes les nuits, en songe consterné,
Passe encor, devant vous, le Bosphore étonné;
La princesse, sa sœur, à qui le sort contraire
Ravit, a Salamine, et trois fils et leur père,
Ne rappelle jamais votre nom odieux
Qu'avec de longs soupirs et des cris furieux.
Des Persans affoiblis les familles désertes
N'accusent, chaque jour, que vous seul de leurs pertes;
Xercès même est tout prêt à vous proscrire aussi,
Et je ne l'ai qu'à peine arrêté jusqu'ici.

THÉMISTOCLE.

J'ai vaincu. Tous les maux que tu m'as vu lui faire
Sont ceux de la victoire, et non de la colère.
Xercès, quoique vingt fois sous mon bras abattu,
N'en doit savoir que mieux le prix de la vertu;
Son vainqueur à ses yeux ne sauroit être infâme;
J'abaissai son courage, et non pas sa grande ame.
Il m'estime, sans doute : il n'a dans les combats
Perdu que son orgueil, sa flotte et ses soldats.

MILTIADE.

Ah! sa haine en son cœur balançant son estime,
Des plus justes succès saura vous faire un crime.

THÉMISTOCLE.

Non : Xercès saisira l'avantage flatteur
De réparer sa honte en sauvant son vainqueur.
Il a fui devant moi : c'est à lui, s'il y pense,
De s'en justifier, en prenant ma défense :
Trop heureux, à ce prix, de faire à l'Univers
Oublier, à la fois, ma gloire et ses revers;
Trop heureux de pouvoir, sans sortir de l'Asie,
Faire rougir, des Grecs, l'indigne jalousie,
Et punir leur orgueil par l'outrage inconnu,
D'apprendre d'un Persan ce que vaut la vertu!
C'est toute la vengeance où ma douleur aspire.

MILTIADE.

Ce sont des sentimens nouveaux dans cet Empire;
Vous hasardez vos jours.

THÉMISTOCLE.

Va, calme ce souci:
On aime la vertu, puisqu'on t'estime ici.

MILTIADE.

J'obéis; mais malgré le rang qui m'autorise,
Il faut qu'aux yeux du prince Artaban vous conduise,
Satrape, dès long-tems, puissant auprès du roi,
Fier et jaloux sur-tout de son rang et de moi:
Toutes les cours des rois, esclaves d'elles-mêmes,
Observent ces devoirs comme des lois suprêmes:
On n'en dispense point. Souffrez qu'en vous nommant...

THÉMISTOCLE.

Me nommer! Laisse-moi dans mon déguisement;
Mais, dis si tu le veux, à ce ministre austère,
Qu'un étranger chargé d'un avis salutaire,
Vient du fond de la Grèce en instruire son roi;
Que de cet étranger tu réponds sur ta foi.

MILTIADE.

Vous le voulez, Seigneur, j'obéis à mon maître:
Artaban n'est pas loin, vous l'allez voir paroître.

SCÈNE IV.

THÉMISTOCLE.

Palais du grand Cirus, séjour que mes exploits
De pleurs, de sang, de deuil ont rempli tant de fois,
Que le sort, en ce jour, venge bien vos alarmes!
Je fuis des lieux chéris et sauvés par mes armes,
Et je cherche un asyle où je suis en horreur.
O Grèce! où me réduit ton injuste fureur!

SCÈNE V.

THÉMISTOCLE, MILTIADE, ARTABAN.

MILTIADE.

C'est là cet étranger dont le sort m'intéresse,
Seigneur : il est instruit des secrets de la Grèce.
Si pour lui mes esprits ne sont trop prévenus,
C'est quelqu'un de ces Grecs que leur gloire a perdus.
Vous le savez, Seigneur; par un caprice extrême,
La Grèce, en même tems, craint le mérite et l'aime;
Tout homme sans vertus est moins qu'homme à ses yeux,
Et quiconque en a trop lui devient odieux.
Sa fière liberté qu'alarme une victoire,
Chasse, en les admirant, les auteurs de sa gloire;

Et redoutant toujours ceux qu'elle a faits trop grands,
Ne leur pardonne pas d'être heureux trop long-tems.
C'est ainsi qu'à mon père elle osa faire un crime
D'avoir, dix ans entiers, captivé son estime;
Et ne lui pardonna ses triomphes divers,
Que lorsqu'elle le vit expirer dans les fers.

ARTABAN.

Ah! que ces mêmes Grecs, plus justes dans leur haine,
N'ont-ils à Thémistocle imposé même peine!
Pourquoi, froids spectateurs de ses faits inouis,
Depuis plus de vingt ans les laisser impunis?
Vos Grecs attendent-ils, pour jurer sa ruine,
Un excès de bonheur plus grand que Salamine?
Xercès, le grand Xercès, fuyant abandonné,
Est-ce un succès si vain, pour être pardonné?

THÉMISTOCLE.

Vous vous livrez, Seigneur, à d'inutiles plaintes:
Ce fléau des Persans, cet objet de vos craintes,
Ce Thémistocle, enfin, si coupable à vos yeux,
Est, à ceux de la Grèce, encor plus odieux:
Pour venger de vos rois la honte et les alarmes,
La Grèce l'a puni du succès de ses armes:
Il est proscrit.

ARTABAN.

Qu'entends-je! Ombre du grand Cirus!
Ton trône est éternel, Thémistocle n'est plus!

Enfin l'or des Persans, semé par mon adresse,
Contre ce téméraire a soulevé la Grèce.
Ce qu'ont tenté, sans fruit, sur la terre et les eaux,
Nos cohortes sans nombre et nos mille vaisseaux,
Grace au dépit jaloux de Sparte contre Athène,
Mille talens l'ont fait sans péril et sans peine.

THÉMISTOCLE.

De ce grand coup, Seigneur, conduit si sourdement,
Vous vous applaudissez peut-être vainement.
Thémistocle est proscrit; mais soyez peu tranquille:
De tout tems, en héros, la Grèce fut fertile.
Thémistocle, des Grecs, n'est point l'unique appui;
Mille autres savent l'art de vaincre comme lui.
Soutenu si long-tems par un bonheur extrême,
Son exemple a formé plus d'un autre lui-même;
Mais d'importans secrets, Seigneur, je suis instruit.
Jusqu'au trône, par vous, si je suis introduit,
De vos mille talens, déjà perdus peut-être,
J'assure pour jamais les fruits à votre maître.

ARTABAN.

J'y consens; mais on dit que le Grec, trop jaloux,
N'abaisse qu'aux autels ses superbes genoux.
Pour nous, devant nos rois, images de Dieu même,
Courbés, nous adorons le sacré diadême.
Je t'introduirai donc, si tu veux, aujourd'hui
Fléchir, ainsi que moi, le genou devant lui.

MILTIADE.

Ne peut-on dispenser . . . . . .

ARTABAN.

Quoi! d'un roi qui vous aime
Vous soutenez ainsi la majesté suprême?
Osez vous dérober à son sceptre éternel
Des respects que lui doit quiconque est né mortel?

MILTIADE.

Satrape, ce reproche est mal dans votre bouche;
Mais un autre intérêt à cette heure me touche :
Satisfaites ce Grec.

THEMISTOCLE.

C'est à moi de prévoir
Ce que pourra peut-être exiger mon devoir.
Lorsque conduit au trône aux pieds de votre maître
Je me serai moi-même à lui seul fait connoître;
S'il exige d'un Grec un hommage peu dû,
Je verrai ce qu'alors me dira ma vertu.

ARTABAN.

Sera-t-il tems alors? Mais puisqu'on le desire,
Allons, quel est ton nom?

THÉMISTOCLE.

Je ne puis vous le dire:
Mon nom est un secret réservé pour le roi.

ARTABAN.

Je ne puis t'introduire.

MILTIADE.

Etranger, suivez-moi.

SCÈNE VI.

ARTABAN.

Que va-t-il donc tenter? oseroit-il lui-même
Conduire un inconnu jusqu'au trône suprême?
Mais pourquoi de ce Grec se faire ainsi l'appui?
Quel intérêt si grand l'a prévenu pour lui?
Tantôt il me menace et tantôt me caresse.

SCÈNE VII.

ARTABAN, HIDASPE.

HIDASPE.

Seigneur, deux Envoyés arrivent de la Grèce,
Et chargés, disent-ils, de secrets importans,
Pressent d'être introduits, s'il se peut, à l'instant.

ARTABAN.

Mais, Hidaspe, dit-on quel sujet les amène ?

HIDASPE.

On n'en dit rien encor, Seigneur ; l'un vient d'Athène,
L'autre arrive de Sparte.

ARTABAN.

Allons savoir quel soin
A Suse tout-à-coup les conduit de si loin.
Toi, cours de Miltiade observer la conduite,
Et veille sur ce Grec qu'il a pris à sa suite.
De ces lieux à l'instant l'un et l'autre est sorti :
S'ils entrent chez le roi, que j'en sois averti.
Je ne sais ce qu'augure une crainte secrète,
Mais ce fier inconnu me trouble et m'inquiète.

Fin de l'Acte premier.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

XERCES, MILTIADE.

XERCES.

Qu'il vienne, j'y consens, et m'en fie à ta foi;
Mais qu'Artaban ici l'amène devant moi;
Je prétends, comme lui, que la loi soit gardée.
D'ailleurs, puisque ce Grec m'en rappelle l'idée,
Je saurai d'Artaban si l'arrêt qui proscrit
Thémistocle.....

MILTIADE.

Ah! grand roi, vous l'avez donc souscrit?

XERCÈS.

Oui, c'en est fait enfin: fatigué de la gloire
Dont ce Grec chaque jour illustre sa mémoire,
Je ne puis plus long-tems captiver ma fureur:
Son nom me frappe encor d'une secrète horreur.
Il faut te l'avouer, à ma honte sans doute,
Vingt ans sont écoulés depuis notre déroute,

En songe cependant dans l'ombre de la nuit,
Présent à mes esprits, ce mortel me poursuit,
Attaché sur mes pas je crois le voir encore
Le fer levé me suivre, et m'atteindre au Bosphore.
Il me frappe : à l'instant, par la frayeur poussé,
Un cri rompt mon sommeil à peine commencé.
De ce Grec odieux mon ame est trop blessée :
Quand il ne sera plus, j'en perdrai la pensée.

MILTIADE.

Je connois vos vertus, non, non : un songe vain
N'a point à le proscrire obligé votre main ;
Une raison plus forte a su vous y résoudre :
Vous allez sur les Grecs faire tomber la foudre.

XERCÈS.

La guerre est résolue, il est vrai : l'Univers
Condamne ma lenteur à venger mes revers.
Chaque instant que je vis sans réparer ma gloire
Désespère mon cœur et flétrit ma mémoire ;
Les succès malheureux si long-tems négligés
Se tournent en affront et ne sont plus vengés :
Le sort s'en justifie, et nous chargeant du blâme,
Il fait de nos malheurs des vices à notre ame ;
Et pour comble de maux, les mortels abusés
Erigent en héros ceux qui les ont causés.
L'honneur parle, je cède à sa voix absolue ;
Le sort en est jeté, la guerre est résolue.
Mais pour entrer en Grèce, et pour la conquérir,
L'odieux Thémistocle avant tout doit périr.

C'est l'unique rempart dont la force invincible
Me rend depuis vingt ans l'Europe inaccesssible;
Mais ce rempart détruit, vainqueur, dès-lors je voi
Les Grecs épouvantés tomber tous devant moi:
Je vois les fiers rochers que ferme Termopile
S'ouvrir et me laisser un passage facile.
Rien ne m'arrête plus.

MILTIADE.

Oui, mais Sparte, Seigneur?

XERCES.

Sparte sera pour nous, Sparte cherche un vengeur.

MILTIADE.

Ah! Seigneur, quel garant en avez-vous?

XERCES.

Sa haine.
Une secrète aigreur l'irrite contre Athène.
L'envie en ses accès ne hait pas à demi:
Un rival à ses yeux est plus qu'un ennemi.
Telle est Sparte sur-tout dans ses fougueux caprices,
Ainsi qu'en ses vertus, extrême dans ses vices.
A ses transports jaloux elle se livrera,
Et pour détruire Athènes, elle se détruira.

SCÈNE II.

XERCÈS, MILTIADE, ARTABAN.

ARTABAN.

Un étranger, Seigneur, sans se faire connoître,
Ose devant vos yeux demander à paroître.
Un soupçon dans mon cœur s'élève malgré moi :
Il m'est suspect.

XERCES.

Qu'il entre, on répond de sa foi.
D'un secret important il demande à m'instruire.
Au reste, en tous les lieux soumis à mon empire,
Avez-vous envoyé l'ordre que j'ai souscrit ?
L'odieux Thémistocle est-il enfin proscrit ?

ARTABAN.

Il l'est ; l'Europe même a prévenu l'Asie.
Les Grecs depuis un mois ont mis à prix sa vie,
Et leurs ambassadeurs, arrivés d'aujourd'hui,
Le font chercher en Perse où l'on dit qu'il a fui.
Sans tarder plus long-tems il faudroit les entendre.

XERCES.

Non ; sachons quel secret l'inconnu veut m'apprendre.

SCÈNE III.

XERCÈS, MILTIADE, ARTABAN, THÉMISTOCLE.

ARTABAN.

Obéis, étranger, adore le grand roi.

THÉMISTOCLE.

Je n'ai point ici d'ordre á recevoir de toi.
(*à Xercès.*)
Seigneur, daignez suspendre une loi qui me gêne:
Quand vous m'aurez connu, peut-être qu'avec peine
Vos yeux me trouveroient à vos pieds abattu:
Athène est ma patrie, et j'en ai la vertu.

XERCÈS.

Je distingue, il est vrai, malgré toute ma haine,
Du reste de vos Grecs la vertueuse Athène;
Mais d'un juste devoir où tu crois t'abaisser,
Pour être Athénien, te crois-tu dispenser?
A peine, au souvenir de sa vertu suprême,
J'en voudrois affranchir Thémistocle lui-même.

THÉMISTOCLE.

D'un roi si généreux je n'attendois pas moins.
Vous me dispensez donc de ces serviles soins?

Portez contre mes jours l'arrêt le plus sévère :
Qui sauve sa vertu n'a plus de perte à faire.
Roi, je suis Thémistocle.

XERCÈS.

Ah ! que vois-je, grands Dieux!

THÉMISTOCLE.

Vous frémissez d'horreur à ce nom odieux ;
Je le vois, tant de maux que durant tant d'années,
Par mon bras, à la Perse, ont fait les destinées,
S'offrent, en me voyant, à votre souvenir,
Et pressent votre cœur de m'en faire punir.
Punissez, vengez-vous. Si vaincre c'est un crime,
Je puis bien l'avouer, ma peine est légitime :
Vous ne me verrez point, pour arrêter vos coups,
De mes propres exploits m'excuser devant vous ;
Mais aujourd'hui, Seigneur, si vous voulez m'en croire,
Mes malheurs désormais vont faire votre gloire :
Je puis vous rendre illustre et cher à l'Univers.
Jalouse du grand nom que m'ont fait vos revers,
Comme si ces revers n'étoient pas sa fortune,
La Grèce m'abandonne aux fureurs de Neptune.
Entouré de périls, banni de tous climats ;
Persécuté, proscrit, je me jette en vos bras.
Quel honneur, ô Xercès! vous fait ma confiance !
Malgré tout ce que peut vous dicter la vengeance,
Je vous crois généreux, même jusqu'à juger
Que vous pouvez haïr, et pourtant protéger.

Justifiez, Seigneur, une si haute estime;
Faites rougir la Grèce en lui montrant son crime;
Qu'elle apprenne de vous, pour punir sa fierté,
Ce que vaut un mortel qui vous a résisté.
Sauvez ce qu'elle perd; et par cette clémence,
Prenez d'elle et de moi la plus digne vengeance:
En nous faisant l'affront de nous vaincre en vertu,
Faites douter encor si vous fûtes vaincu:
C'est là l'insigne honneur que, sous d'autres auspices,
Gardoient à vos vieux ans des destins plus propices.
S'ils m'amènent à vous, c'est pour vous relever,
Par la gloire sans prix, de pouvoir me sauver;
C'est pour vous que je viens, autant que pour moi-même.
Selon qu'usant sur moi de son pouvoir suprême,
Xercès ordonnera de mon sort aujourd'hui,
J'apporte l'infamie ou la gloire chez lui.

XERCÈS.

Saisi d'étonnement, plein d'une joie extrême,
Je ne suis plus, ô ciel! le maître de moi-même!
Qu'un mérite parfait, sitôt qu'il se fait voir,
A sur le cœur de l'homme un étrange pouvoir!
Le long ressentiment de ma gloire flétrie
Se calme tout-à-coup dans mon ame attendrie.
Je vois de ce héros les succès immortels,
Et je ne saurois plus les trouver criminels.
De ses nobles discours sa gloire soutenue,
En paroît mille fois plus brillante à ma vue.

Le Bosphore et Naxos, ses crimes autrefois,
Se montrent ce qu'ils sont de glorieux exploits;
Ses maux même, ses maux, joints à sa renommée,
L'offrent plus grand encore à mon ame charmée;
Enfin, ma haine cesse, et je suis convaincu
Que je puis, que je dois aimer qui m'a vaincu.
Je tiens donc ce héros, sa juste confiance
Me livre Thémistocle; il est en ma puissance;
Il est devant mes yeux, il est entre mes mains,
Cet invincible Grec, le plus grand des humains:
Rien n'égale l'excès de mon bonheur suprême;
J'ai sa foi, son estime, enfin je l'ai lui-même.
Soleil, divin flambeau qui brilles dans les cieux,
Du trône de Cirus protecteur glorieux,
Si jusqu'ici, pour moi, ta course infortunée
A de jours malheureux marqué ma destinée,
Il ne m'en souvient plus: tu gardois à Xercès,
Dans l'hiver de ses jours, le plus grand des succès.
J'ai fui devant ce Grec; et ce Grec invincible
Fuit aux pieds de mon trône, et m'y trouve sensible:
Il fut mon ennemi, je deviens son appui:
Il m'a vaincu jadis, je le sauve aujourd'hui.
En m'ouvrant à la gloire une si belle route,
En un triomphe auguste il change ma déroute;
Et pour tous les lauriers qu'il remporta sur moi,
Il me rend aux vertus les plus dignes d'un roi.
(*à sa suite.*)
Gardes, faites entrer; que toute ma cour vienne.

SCÈNE IV.

XERCÈS, THÉMISTOCLE, MILTIADE, ARTABAN, SATRAPES.

(*Les Satrapes se prosternent devant Xercès.*)

XERCÈS.

Satrapes, levez-vous. L'objet de votre haine,
L'éternel ennemi de mon trône sacré,
Thémistocle y demande un asyle assuré.
J'avois proscrit ses jours, le croyant dans la Grèce :
Ici pour ce mortel votre roi s'intéresse;
Je l'absous : oubliez tous vos malheurs passés ;
Il m'a cru généreux, il sont tous effacés.

MILTIADE.

Grand roi, l'arrêt subsiste ; et, fatal à sa vie,
Peut, contre Thémistocle, armer la perfidie.

XERCÈS.

Je t'entens : qu'un nouveau le révoque à l'instant.
(*à Thémistocle.*)
Approche, illustre Grec ; dans cet embrassemen
Que tes seules vertus me rendent légitime,
Viens, reçois de Xercès la parole et l'estime;

Mon trône est ton asyle, et mon bras ton appui :
Oublie, auprès de moi, tes Grecs dès aujourd'hui.
De ces peuples ingrats l'indigne jalousie,
Voudroit en vain . . . . .

THÉMISTOCLE.

Arrête, arbitre de l'Asie.
En marquant pour les Grecs d'injurieux mépris,
De tes rares bienfaits n'avilis point le prix;
Laisse-moi les goûter sans rougir pour Athène.
Ces peuples, il est vrai, portent trop loin leur haine;
Mais de leur liberté justement amoureux,
C'est par trop de vertus qu'ils sont moins généreux;
Durs pour le citoyen, tendres pour la patrie,
Le zèle seul en eux produit la jalousie.
Pardonnes si j'excuse ici tes ennemis :
En te voyant si grand, je me le crois permis.

XERCÈS.

Ah ! ton sort d'autant plus me touche et m'intéresse
Que ton cœur généreux excuse encor la Grèce.

THÉMISTOCLE.

Le sang m'unit aux Grecs, à toi c'est la vertu;
Et l'un ni l'autre nœud ne peut être rompu;
Connois même pour toi l'excès de mon estime :
Je vois comme un devoir ce que j'ai pris pour crime.

Mon généreux orgueil n'en est plus offensé,
Je te rends les respects dont tu m'as dispensé ;
J'adore ta vertu et non ton diadême.

XERCÈS.

Lève-toi : ces respets me font honte à moi-même ;
Et puisqu'au trône auguste où tu me vois assis,
Tu m'apportes ta tête, acceptes-en le prix.
J'ajoute à ce présent que te fait ma justice,
Quatre villes, Lampsaque et l'antique Larisse,
J'y joins la vaste Elée et la riche Palmis ;
Je les mets sous ta loi, leur peuple t'est soumis ;
Et pour te faire un don plus digne encor d'envie,
Toi, Miltiade, ici, veille aux soins de sa vie :
Sois sa garde en ces lieux, comme moi son appui,
Et partage tes soins entre Xercès et lui.
Après tant de périls, de travaux et de crainte,
Allez, illustre Grec, respirer sans contrainte.
De mes armes jadis vous vous vîtes vainqueur,
D'aujourd'hui seulement vous l'êtes de mon cœur.
Que votre fuite change en un triomphe illustre,
Que mon trône lui-même en tire un nouveau lustre
Et devienne un asyle aux yeux de l'Univers,
Où la vertu repose à l'abri des revers.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

XERCÈS, ARTABAN.

XERCÈS.

MA sœur est-elle instruite, et Suse a-t-elle appris
Que je veux protéger les jours que j'ai proscrits ?

ARTABAN.

L'un et l'autre, Seigneur, trouve plus d'un obstacle.

XERCES.

Il n'en est point pour moi.

ARTABAN.

Un étrange spectacle
Chez Roxane d'abord a frappé mes esprits ;
Cette princesse en pleurs remplit tout de ses cris.
Au seul nom de ce Grec, protégé par vous-même,
Sa douleur assoupie est devenue extrême.
Il vous souvient, Seigneur, du jour infortuné,
Quand à la consoler, malgré moi destiné,

Je vins de ses malheurs lui porter la nouvelle :
Sa peine à ce récit fut cent fois moins cruelle.
Ce fut douleur alors, c'est vengeance aujourd'hui ;
C'est fureur ; mais sur-tout elle accuse l'appui
Que prête votre sceptre à ce Grec qu'elle abhorre.
Livrée à ses transports, elle atteste, elle implore
Les mânes de son fils, de son illustre époux,
Justement indignés d'être trahis par vous.
Suse d'une autre part détestant Salamine,
Veut qu'on livre le Grec, auteur de sa ruine.
L'un lui demande un fils par le fer égorgé,
Et l'autre un jeune époux dans les flots submergé.
De mille affreux trépas on rappelle l'image ;
Nos vaisseaux embrasés fumans sur le rivage,
La mer couverte au loin de corps demi-brûlés,
Et ses flots écumeux de carnage troublés.
Tout se couvre de deuil, et Suse consternée,
Semble encor de Naxos apprendre la journée.
Envain vous révoquez votre premier édit,
On s'obstine à vouloir Thémistocle proscrit.
Bientôt Suse écoutant un courroux légitime,
Viendra jusqu'à vos pieds réclamer sa victime.

XERCÈS.

Que la Perse à jamais demeure sans vengeur
Plutôt que de souffrir un pareil déshonneur.
Je m'offense des pleurs que Suse ose répandre,
Et loin de les flatter, je cours les lui défendre.

Ma promesse en mon cœur parle encore plus haut,
Et la Perse en ce jour m'entendra s'il le faut.

SCÈNE II.

ARTABAN, HIDASPE.

ARTABAN.

Je compterois envain sur un peuple volage,
Un seul regard du roi dissiperoit l'orage.
Mais, cher Hidaspe, au moins des deux ambassadeurs,
Dis-moi, selon mon ordre as-tu sondé les cœurs?
Veulent-ils en effet tous deux ce qu'ils prétendent?
Tous deux haïssent-ils ce proscrit qu'ils demandent?
S'ils sont ses ennemis seulement par devoir,
Ils voudront moins sa mort que sembler la vouloir.
Ils parleront bien haut, comme ils doivent le faire,
Mais jamais le devoir ne termine une affaire.
Quelque ardeur qu'il affecte, il ne veut qu'à demi,
L'intérêt sait lui seul parler en ennemi.

HIDASPE.

Le succès est donc sûr, et le Grec est sans vie;
L'un brûle de fureur, l'autre de jalousie:
L'un hait en ennemi, l'autre abhorre en jaloux;
Vous avez pour garans l'envie et le courroux.
Quel espoir eut jamais un appui plus solide?
L'Athénien, Seigneur, c'est le juste Aristide,

Et l'Envoyé de Sparte est le fier Parmenis,
Tous deux de Thémistocle éternels ennemis.
Ce proscrit, d'Aristide implacable adversaire,
Fit punir de l'exil sa vertu trop sévère.
Vous le savez, Seigneur, ces austères esprits
Ne se dépouillent plus des chagrins qu'ils ont pris.
La vertu dans leurs cœurs éternise la haîne.
L'autre Envoyé, jaloux de la superbe Athène,
Nourrit contre elle un fiel qu'on n'adoucit jamais.
Les peuples ennemis font quelque fois la paix;
Malgré les flots de sang dont leur main s'est trempée,
Ils quittent à la fois la colère et l'épée;
Mais les peuples rivaux sont jaloux sans retours;
Ils cessent de combattre et s'abhorrent toujours.

ARTABAN.

Ah! tu me rends l'espoir, tu consoles ma haîne;
Car enfin trop long-tems je te cache ma peine.
Sais-tu quel est ce Grec, as-tu vu dans ses yeux
Tout l'orgueil insultant d'un chef victorieux?
C'est lui, lui-même, ô ciel! faut-il que je le dise,
Qui m'a vaincu deux fois aux rochers d'Arthemise!
L'insolent! il n'a point d'ordre à prendre de moi;
Malgré ma résistance, il ose voir le roi;
Et sans me ménager, sans craindre ma colère,
Il ose le flatter, le gagner et lui plaire.
Enflé de ce succès, fier d'un si noble appui,
Il pense, je le vois, tout obtenir par lui.

Déjà même peut-être il trame ma disgrace ;
Son téméraire orgueil déjà monte à ma place.
Il croit, contre les Grecs, conduisant nos soldats,
Sous nos propres drapeaux me voir suivre ses pas.
Dieux ! comme on l'a reçu ! le superbe monarque
A-t-il de son estime oublié quelque marque ?
Tu l'as vu de son trône écartant la splendeur,
Se livrer sans réserve aux bras de son vainqueur.
Quels discours ! quels égards ! c'est peu, quel respect même !
O trône de Cirus, ô sacré diadême !
O monarques ingrats ! c'est ainsi qu'est payé
Quiconque à vos desseins a tout sacrifié.
Un inconnu paroît, vous flatte, sait vous plaire,
Et de dix ans de soins nous ravit le salaire.
Viens, allons prévenir ma chûte et sa faveur.
Qui s'avance vers nous ?

HIDASPE.

C'est Parmenis, Seigneur.

SCÈNE III.

ARTABAN, PARMENIS.

ARTABAN.

Eh bien ! vous avez su, Seigneur, ce qui se passe ;
Thémistocle est à Suse, et le roi lui fait grace.

J'en

J'en triomphe avec vous ; car je sais qu'en secret,
Vous protégez ce Grec que votre Sparte hait.
Pour moi qui vous croyois avide de vengeance,
J'allois joindre à vos soins ce que j'ai de puissance,
Et servant votre Sparte afin de vous servir,
La délivrer d'un Grec qui sut l'assujettir.
Mais j'aime mieux cent fois vous obliger vous-même,
Qu'un peuple impétueux qui ne sait ce qu'il aime.
Vous êtes un ami dont on doit faire cas :
Qui sert un peuple entier, fait un peuple d'ingrats.

PARMENIS.

Seigneur, le tems est court ; laissons la calomnie.
Sans égard pour moi-même, obligez ma patrie ;
Délivrez-là d'un Grec qui fait tout son effroi,
Et pour la mieux servir, servez-la malgré moi.
Mon amitié vous touche, elle vous paroît chère:
Je la mets à ce prix.

ARTABAN.

Vous êtes peu sincère.
J'en crois à votre cœur plus qu'à tous vos discours.
Allez, de votre ami je garantis les jours.
Cependant affectez tous les soins de la haine ;
Si vous vous démentez, votre perte est certaine.
Car enfin avant lui, la Grèce à vos genoux
Rampoit, vous le savez, tremblante devant vous,
Et Neptune, à la voix de Sparte triomphante,
Courboit sous vos vaisseaux son onde obéissante.

Que les tems sont changés ! ce héros glorieux
A fait dans son parti passer jusqu'à vos dieux.
La Grèce toute entière est sous la loi d'Athène,
Et la mer ne connoît qu'elle pour souveraine.

PARMENIS.

Allons au roi, Seigneur ; vous verrez de vos yeux
Si jamais un mortel me fut plus odieux,
Si de mes citoyens je trahis la vengeance.

ARTABAN.

Parmenis, voulez-vous calmer ma défiance ?
Voulez-vous de ce Grec le trop juste trépas ?
Ce moyen est peu sûr, vous ne l'obtiendrez pas.

PARMENIS.

Donnez-m'en un meilleur, quel qu'il soit, je l'embrasse.

ARTABAN.

N'attendez rien du roi, Seigneur, il a fait grace.
Xercès de ce proscrit s'est déclaré l'appui :
Il l'a dit : sa parole est un serment pour lui.
Je connois un chemin plus sûr et plus facile ;
Mais la vertu de Sparte, intraitable, indocile,
Voit comme un crime affreux tout détour moins permis.

PARMENIS.

Ah ! Sparte veut sur-tout punir ses ennemis,

Et sa vertu jamais ne voit dans la vengeance
Que la peine trop due à quiconque l'offense.

ARTABAN.

Enfin l'austère Sparte a banni de ses mœurs
Une vaine droiture et de folles rigueurs ;
Et se faisant des lois, moins justes, plus prudentes,
Tempère quelquefois ses vertus repoussantes.
Ma joie en est extrême. Encor quelques instans
Conservez-vous, Seigneur, dans ces vrais sentimens.
Je prévois que bientôt ce généreux courage,
S'il veut bien ce qu'il veut, en saura faire usage.
On vient, c'est Aristide. Il s'avance vers moi ;
Dissimulez.

SCÈNE IV.

ARTABAN, ARISTIDE, PARMENIS.

ARISTIDE.

Quand donc verra-t-on votre roi ?

ARTABAN.

Vous serez introduit, Seigneur, à l'heure même.
Le roi n'ignore point votre vertu suprême ;
Mais souffrez qu'avec vous je m'arrête un moment.
Je vois avec chagrin ce grand empressement.
Le refus assuré que Xercès vous prépare
Répondra mal aux soins d'une équité si rare.

Le prince n'est plus libre, à quoi sert de le voir?
Thémistocle a sa foi, que faire?

ARISTIDE.

Mon devoir.
Que Xercès le protège en prince magnanime,
Il le doit, et pour lui j'en aurai plus d'estime.

ARTABAN.

C'est toujours un affront qu'un refus quel qu'il soit.

ARISTIDE.

Aucun affront n'atteint quand on fait ce qu'on doit.

ARTABAN.

Ah! si pareil refus, comme il vous plaît de croire,
Ne peut diminuer l'éclat de votre gloire,
Ne trompera-t-il point le trop juste dépit
Que nourrit votre cœur contre ce fier proscrit?
Hélas! de quels affronts son implacable envie
N'a-t-elle point flétri votre innocente vie!
Nos mers cinq ans entiers sur leur bord étonné
Vous ont vu sans honneur, errant, abandonné,
Dans un injuste exil, sans secours, sans asyle,
Traîner de vos vertus le spectacle inutile.
Outrage, exil, arrêts, tout demeure impuni.

ARISTIDE.

Ah! je fus son émule, et non son ennemi.

De ma haîne en effet Thémistocle est trop digne.
Objet infortuné d'une injustice insigne,
J'éprouvai de sa main des coups plus furieux ;
Que l'on n'affecte ici de les peindre à mes yeux.
Mais malgré mes malheurs suspendant toute haine,
Je n'apporte en ces lieux que l'intérêt d'Athène.
Et comment mêlerois-je, injuste citoyen,
Sa querelle à la mienne et mon courroux au sien?
Le rang d'ambassadeur est saint dans ma patrie ;
C'est au pied des autels qu'elle nous le confie.
Un auguste serment le consacre dans nous :
Je le profanerois, y mêlant mon courroux.
Je viens venger la Grèce et non pas Aristide.
Mais peut-être qu'enfin votre roi moins rigide,
D'Athènes qui se plaint respectera la voix :
Elle n'est pas, Seigneur, inconnue, à vos rois.

ARTABAN.

Mais puisque vous croyez Athènes si terrible,
Epargnez à sa gloire un affront trop sensible ;
Vous le pouvez : souvent l'adresse peut ravir
Ce que trop de hauteur ne sauroit obtenir ;
Souvent qui nous refuse, oserai-je le dire,
Endure qu'on le trompe, et même le desire.
Dans le secret du cœur, content d'être abusé,
Il veut se voir ravir ce qu'il a refusé.

ARISTIDE.

Satrape, je t'entends, et rougis de t'entendre ;
Mais, connois Aristide, et cesse de prétendre

Qu'à de lâches complots il s'ose abandonner :
Sache qu'il vient punir et non assassiner.
Mène-moi vers ton maître, il me tiendra sans doute
Un langage plus noble et digne qu'on l'écoute.

ARTABAN.

De vos intentions je vais le prévenir ;
Miltiade à propos vient vous entretenir.

SCÈNE V.

ARISTIDE, PARMENIS, MILTIADE.

MILTIADE.

(A Aristide).

Je vous cherchois, Seigneur, avec impatience ;
Pourriez-vous d'un proscrit soutenir la présence?
Que dis-je, d'un proscrit? Son sort infortuné
A des revers communs ne l'a pas condamné.
Vous l'abhorrez : voilà ce qui me le fait plaindre.
Toutefois à le voir pourriez-vous vous contraindre?

ARISTIDE.

Fils du plus grand des Grecs, dont le cœur vertueux
Est un asyle ouvert à tous nos malheureux,
Qu'Aristide à vous voir goûte une douce joie!
Mais que proposez-vous? Qui? moi, que je le voye?

Cependant j'y consens. Oui, faites-le venir :
D'un complot odieux je dois l'entretenir.

PARMENIS.

Seigneur, je me retire.

ARISTIDE.

Ah! daignez nous entendre.
J'ai mes raisons qu'ailleurs je pourrai vous apprendre.

PARMENIS.

Qu'oserez-vous lui dire ?

ARISTIDE.

Un projet dangereux.

PARMENIS.

Il fut votre ennemi.

ARISTIDE.

Mais il est malheureux.

SCÈNE VI.

ARISTIDE, PARMENIS, THEMISTOCLE, MILTIADE.

ARISTIDE.

Héros infortuné, si ton illustre vie
Est jusqu'en ces climats par mes soins poursuivie,

Ne m'en accuse point ; de ce funeste emploi
Ta patrie et les Grecs m'ont chargé malgré moi.
Non que de mes chagrins l'odieuse pensée
Présente à mes esprits en puisse être effacée.
Mais dans l'abîme affreux des maux où je te voi,
Te haïr, me venger, est un crime pour moi.
Sujet aux mêmes coups dont le sort le menace,
Tout mortel doit, d'autrui, respecter la disgrace ;
Et, loin que nous devions lui porter d'autres coups ;
La foudre qui l'abat le rend sacré pour nous.
Fidèle cependant au devoir qui m'arrête
A la cour de Xercès, je viens chercher ta tête :
Je la demanderai ; je ferai, pour l'avoir,
Tout ce qu'attend de moi la Grèce et mon devoir ;
Mais crains moins en ces lieux mon devoir et la Grèce,
Que d'un traître caché la dangereuse adresse :
Songe qui peut ici te voir d'un œil jaloux,
Et crains de cette main quelques funestes coups.
Xercès est généreux ; mais quel complot sinistre,
Sous un roi chargé d'ans n'ose pas un ministre ?

THÉMISTOCLE.

O digne Athénien ! ô mortel vertueux !
Oui, je rens grace au sort qui m'a fait malheureux.
Athène m'a proscrit ; mais le juste Aristide,
Lui-même de ma tête écarte un bras perfide ;
Mes dangers en son cœur trouvent de la pitié,
Et l'excès de mes maux me rend son amitié.

O Grèce! c'est en vain que ton courroux m'opprime,
Le ciel m'en justifie, Aristide m'estime.
Si je t'ai disputé des lauriers superflus,
Je te les rens assez te cédant en vertus.

MILTIADE.

O nobles ennemis! quel destin fut le vôtre!
Vous ne méritiez pas de vous haïr l'un l'autre.
Le roi vient.

SCÈNE VII.

XERCES, THÉMISTOCLE, ARISTIDE, PARMENIS, SATRAPES.

XERCES.

Thémistocle, arrêtez; mon devoir
Me fait, en votre absence, un crime de les voir.

THEMISTOCLE.

Seigneur, à vos bontés, ajoutez-en une autre;
Ma gloire le demande encor moins que la vôtre:
Daignez, des Envoyés, ne point gêner la foi:
Mon aspect importun les contraint malgré moi.

XERCÈS.

Non, demeurez: des rois la parole sacrée,
Du plus léger soupçon se croit déshonorée:

De quelque éclat pompeux qu'il soit environné,
Un trône est avili quand il est soupçonné.

ARISTIDE.

Qu'il demeure; ma foi n'en sera pas contrainte:
Libre, je parlerai sans détour et sans crainte.
Athène est ma patrie: elle m'a revêtu,
En m'envoyant à vous, de toute sa vertu.
En vain ce conquérant, plus craint que le tonnerre,
Sous les coups de son bras a fait trembler la terre;
Athène ne sait point redouter ses enfans;
Elle ose les braver vainqueurs et triomphans;
Et malgré leurs succès, malgré toute leur gloire,
Elle va les punir au sein de la victoire.
Voici donc quel discours adresse, par ma voix,
La redoutable Athène au plus puissant des rois:
" Xercès, rends-moi ce Grec, qui croit sous ta puissance
„ Dérober, en fuyant, sa tête à ma vengeance;
„ De perfides complots je souçonne sa foi:
„ Il vouloit, dans mon sein, être plus grand que moi.
„ Son pouvoir excessif n'étoit plus légitime,
„ Et ses succès, trop grands, l'acheminoient au crime.
„ Je l'ai proscrit: sa tête, en tous lieux, m'appartient:
„ Je vois, comme ennemi, quiconque le soutient. „
Roi, que répondez-vous à l'invincible Athène?

PARMÉNIS.

Roi, Sparte d'un proscrit vient poursuivre la peine:

Ses succès, trop constans, blessoient l'égalité ;
De sa trop juste mort le décret est porté :
Il faut qu'il s'exécute, et ma voix te l'annonce.

XERCÈS.

Vous ne tarderez pas à savoir ma réponse :
Moi-même incessamment, suivi de mes soldats,
J'irai vous la porter au sein de vos Etats ;
Cependant vous pouvez, ensemble, l'un et l'autre,
Régler votre départ : le mien suivra le vôtre ;
Et le sort des combats peut-être cette fois,
Au sceptre de Cirus restitûra ses droits.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTABAN, PARMENIS.

ARTABAN.

Ne précipitez point votre retour en Grèce,
L'ordre en est suspendu. De Sparte, avec adresse,
J'ai peint, aux yeux du roi, les succès si connus;
J'ai rappelé ces tems si pleins de vos vertus,
Quand Athène elle-même, aujourd'hui si puissante,
Vainquoit sous vos drapeaux, et vivoit dépendante.
„ Cette Athène, ai-je dit, à présent à ses pieds,
„ Voit par-tout, il est vrai, les Grecs humiliés;
„ Mais si Sparte à soi-même abandonnoit Athène,
„ Que seroit devant vous cette ville si vaine?
„ Voyez, ai-je ajouté, si le ciel est pour vous,
„ Sparte abandonne Athène à tout votre courroux;
„ Si vous daignez vous-même à son destin funeste
„ Abandonner un Grec que la Grèce déteste.
Le roi, sombre et pensif, m'écoutoit froidement:
Ce silence, ce froid est un consentement.
Allez, osez tenter, contre les jours d'un traître,
Un coup que le roi même attend de vous, peut-être.

PARMENIS.

Et moi je n'attendois ici que votre avis :
Vingt bras, pour ce grand coup, me sont déjà promis ;
Tout est prêt ; mais le roi va frémir de l'injure.
Tracé de votre main, qu'un ordre me rassure ;
Vous serez appuyé, vous pouvez tout ici.

ARTABAN.

Ton courage flottant n'a-t-il que ce souci ?
Calmes-en les accès ; et, sûr de ma puissance,
N'exige d'autre aveu que notre intelligence :
Un homme tel que moi, qui daigne t'appuyer,
Tient en main les moyens de te justifier.
Miltiade paroît. Tandis que je l'arrête,
Toi, profite du tems, puisque ta troupe est prête.
Thémistocle est privé de son plus grand secours ;
Sa vie est dans tes mains, fais-en trancher le cours.

SCÈNE II.

MILTIADE, ARTABAN.

MILTIADE.

Seigneur, un sort heureux à mes yeux vous présente
J'ai deux mots à vous dire, et contre votre attente.

ARTABAN.

Parlez, Seigneur : le feu dont vos yeux sont remplis,
M'a déjà trop instruit pour en être surpris.

MILTIADE.

Puisque dans mes regards les vôtres ont su lire,
Ma bouche achèvera ce qu'ils n'ont pu vous dire.
Du Grec, vous le savez, la retraite en ces lieux,
Rend le nom de Xercès à jamais glorieux.
Cependant, quelle honte ! Artaban son ministre,
Trame en ce même jour le coup le plus sinistre.
Jaloux, il veut briser tous ces lauriers naissans
Dont l'ombre alloit couvrir le trône des Persans.

ARTABAN.

Qui? moi, Seigneur?

MILTIADE.

Oui, vous. Quel autre que vous-même,
Dans ces murs consternés sème ce deuil extrême?
Qui, rappellant par-tout des noms trop odieux,
Met le fer à la main d'un peuple furieux?
Qui soulève les grands? qui pousse au parricide
Le jaloux Parmenis et l'austère Aristide?
Mais que prétendez-vous par ces lâches complots?
Faire de votre roi l'assassin d'un héros;
Lui ravir à jamais le nom de grand, et juste;
D'un opprobre éternel couvrir son trône auguste;
Fermer l'unique asyle ouvert en cette cour
Aux héros dont les Grecs se privent chaque jour?
Vous-même, ouvrez les yeux; de quelle ignominie
Allez-vous par sa perte obscurcir votre vie?

Je ne suis point injuste ; avec assez d'éclat
Vos soins depuis vingt ans avoient servi l'état.
Tant de soins, tant d'honneurs, assez de renommée
Acquise dans la paix, soutenue à l'armée,
Tout n'aboutira-t-il qu'aux titres abhorrés
D'affreux profanateur des asyles sacrés?
Je ne puis le souffrir ; je dois malgré vous-même
Sauver Xercès et vous de cette honte extrême.
Oui, je vais à ses yeux découvrir aujourd'hui
L'abîme où vous allez vous jeter avec lui ;
Et je rends aux Persans, par ce service insigne,
Au-delà des bienfaits dont leur roi m'a cru digne.

ARTABAN.

Je pourrois m'offenser de ces vives leçons ;
Mais je me sens frappé du poids de vos raisons ;
Tant d'amitié d'ailleurs, et tant de confiance
Mérite de ma part quelque reconnoissance.
J'en suis touché : comment aurois-je pu penser
Que ma gloire jamais put vous intéresser ?
Allez : je ne crains point de nuire à ma mémoire ;
La gloire de Xercès n'est rien moins que ma gloire.
Seigneur, nous sommes seuls ; je le dis entre nous,
La grandeur d'un ministre est d'oser de grands coups.
Il fait tort à son roi, mais honneur à lui-même ;
Il se fait redouter, du moins si l'on ne l'aime.
La gloire de son prince est d'être vertueux ;
La sienne est d'oser tout, pourvu qu'il soit heureux ;

Et rien ne nous fait tort dans les esprits des hommes
Que de cesser trop tôt d'être ce que nous sommes.

MILTIADE.

De pareils sentimens me surprennent dans vous,
Et des secrets d'État vous êtes peu jaloux.

ARTABAN.

Vous le voyez, je parle en ministre sincère.
Vous me succéderez peut-être au ministère ;
Vous êtes jeune encor, je vous dois ces avis :
Des vôtres cependant je connois tout le prix.
Désormais pour ce Grec me montrant plus facile....

SCÈNE III.

ARTABAN, MILTIADE, ARASPE.

ARASPE.

Je vous cherche, Seigneur : quoi ! vous êtes tranquille,
Et l'on attente aux jours du vainqueur de Naxos ?

MILTIADE.

De Thémistocle ? O ciel ! Quel monstre....

ARASPE.

Ce héros
Chez

Chez la sœur de Xercès passoit sans défiance.
A recevoir ses soins, à souffrir sa présence
Roxane avoit enfin su résoudre son cœur,
Quand, le poignard en main, l'œil ardent de fureur,
D'assassins apostés une troupe perfide,
L'arrête, l'investit, lève un bras homicide.
Le héros prend le fer des mains d'un assassin,
L'arrache et le lui porte à l'instant sur le sein;
Puis vient aux conjurés; fier il les envisage,
Et reconnoît de Sparte et la main et la rage:
Il en rougit pour elle et de honte et d'horreur.
Soudain les assassins abjurent leur fureur:
Ils respectent le sang qu'ils cherchoient à répandre.
Quel spectacle à la fois plus horrible et plus tendre!
J'ai vu le fer en main ses meurtriers confus,
Rendre, en se maudissant, hommage à ses vertus.
Pleins de honte, ils trempoient de leurs larmes amères
Et les pieds du héros, et leurs mains sanguinaires.
Ce n'étoit plus pour eux ce proscrit abhorré,
C'étoit le dieu lui-même à Naxos adoré.

MILTIADE.

Ce coup de plus en plus sur vos desseins m'éclaire,
Et je cours démêler cet odieux mystère.

SCÈNE IV.

ARTABAN, ARASPE.

ARTABAN.

O trop frivole espoir! Mais je vois Parmenis.

SCÈNE V.

ARTABAN, ARASPE, PARMENIS.

PARMENIS.

Le coup vient d'échouer : vous avez tout appris.
Araspe que je vois a su vous en instruire ;
Mais à notre dessein cela ne sauroit nuire,
Si, sans nous plaindre ici du sort injurieux,
Vous voulez profiter d'un moment précieux.
Il faut sans perdre tems courir au roi lui-même,
Feindre pour Thémistocle une tendresse extrême,
Peindre l'horrible coup que les Grecs aujourd'hui
Aux pieds même du trône ont tenté contre lui.
Alors dites au prince : " Un seul moyen vous reste
" Pour sauver ce proscrit d'un péril manifeste ;
" Qu'il soit chef de la guerre où vous vous engagez :
" Par lui-même conduits, par lui-même vengés,
" Vos peuples l'aimeront autant qu'ils le haïssent.„

ARTABAN.

Que me proposes-tu ? tous mes sens en frémissent.
Moi, je lui céderois cet honneur précieux,
Le prix de tous mes soins, l'objet de tous mes vœux!

PARMENIS.

Calmez-vous, et daignez m'écouter en silence.
S'il refuse, Xercès rempli de défiance,

Frémira de courroux, et peut-être indigné,
Retirera l'appui qu'il verra dédaigné.

ARTABAN.

Mais si le Grec accepte?

PARMENIS.

Inutiles alarmes.
Je le connois trop bien : né, nourri dans les armes,
Il chérit les combats ; mais il aime encor plus
L'éclat que sur ses jours répandent ses vertus :
C'est son trésor, ses dieux, c'est son amour unique,
Car ici, sans détour, avec vous je m'explique.

ARTABAN.

Mais s'il accepte, enfin?

PARMÉNIS.

Ah ! Seigneur, plût aux Dieux !
Vous seriez trop vengé par ce coup odieux.
Vous perdez pour un tems peut-être un rang illustre ;
Mais du plus grand des Grecs vous effacez le lustre ;
De sa tête perfide, à l'instant arrachés,
Tombent tous ses lauriers flétris et desséchés.
D'un héros généreux, d'un vainqueur indomptable,
Vous faites un perfide, un traître méprisable.
Sa gloire est dans l'oubli, son grand nom confondu,
Et vous le dépouillez de toute sa vertu.
Pensez-vous perdre même, après ce coup insigne,
Un rang dont vos travaux vous ont rendu si digne?

Ah! Seigneur! le perfide, après sa lâcheté,
Haï plus que jamais, par les siens détesté,
Verra cent mille Grecs, obstinés dans leur haine,
Au mépris de leur vie, attenter à la sienne;
Et quand armé pour lui vous le protégeriez,
Vous le verrez, l'infâme, expirer à vos pieds.

ARTABAN.

Je me rends : ce moyen d'en délivrer mon maître,
Tout dangereux qu'il est, est le dernier, peut-être;
Je cours y travailler : trop heureux si je puis
Faire à Xercès encor goûter un tel avis.

SCÈNE VI.

PARMENIS, ARISTIDE.

ARISTIDE.

Est-il vrai, Parmenis, ce qu'on vient de m'apprendre?
Sur Thémistocle ici vous osez entreprendre!
De quel droit, dites-nous, seul, sans nous consulter,
Au sang athénien osez-vous attenter?
Votre Sparte croit-elle, oubliant sa foiblesse,
Être encor aujourd'hui l'arbitre de la Grèce?
A qui, d'elle ou de nous, obéissent les mers?
De qui prennent la loi tant de peuples divers?
L'aspect seul du héros que vous vouliez détruire,
De votre dépendance auroit dû vous instruire :
Son front est ceint encor des lauriers que son bras
Moissonna si souvent dans vos propres Etats.

Vos lâches assassins, dans l'ardeur de leur crime,
Ne l'ont pas oublié, ce respect légitime :
Allez, allez les voir, grand exemple pour vous,
D'un exilé d'Athène, embrasser les genoux.

PARMENIS.

Je suis ambassadeur, vous l'oubliez, peut-être?

ARISTIDE.

Puis-je m'en souvenir, où je ne vois qu'un traître?

PARMENIS.

Je punis un proscrit.

ARISTIDE.

Non, vous l'assassinez.

PARMENIS.

Je fais justice aux Grecs, et vous les condamnez!
Sa tête étoit à prix.

ARISTIDE.

Oui, pour des cœurs perfides
Qui se vendent au crime et vivent d'homicides;
Mais un ambassadeur.

PARMENIS.

Oui, Seigneur, je le suis,
Et vous le connoîtrez en Grèce, où je vous suis :
Là, des Amphictions, nos juges et nos maîtres,
Nous verrons s'il est beau de protéger des traîtres.

ARISTIDE.

Oui, je l'ai protégé, mais comme je le dois,
Contre la perfidie, et non contre les lois.

Je vais même plus loin : je mets, au nom d'Athène,
C'est-à-dire, Seigneur, de votre souveraine,
Je mets sous le rempart de son autorité,
Les jours de ce proscrit par vous si détesté.
Je vous défens ici d'attenter à sa vie,
Ou vous m'en répondrez, vous et votre patrie.
De nos Amphictions je connois l'équité.
Et sais faire à leurs yeux briller la vérité.

SCÈNE VII.

THEMISTOCLE, ARISTIDE, PARMENIS.

THÉMISTOCLE.

(*à Parmenis.*)

Seigneur, j'excuse en vous un coup plein de furie ;
Je l'ai trop mérité ; Sparte est assujettie.
C'est un affront si grand, qu'afin de l'effacer,
A toutes vos vertus vous deviez renoncer ;
Et dans votre vengeance, ayant recours au crime,
De l'Univers entier perdre toute l'estime.
Elle est perdue, allez chez le Grec effrayé
Montrer un assassin, au lieu d'un Envoyé.

(*A Aristide*)

Pour vous, Seigneur, souffrez que ma reconnoissance....

ARISTIDE.

Non, Thémistocle, arrête un transport qui m'offense,
En prévenant les coups d'un ennemi sans foi,
J'ai tout fait pour Athène et n'ai rien fait pour toi.

SCÈNE VIII.

THEMISTOCLE XERCÈS.

XERCES.

Demeurez, Thémistocle, et vous, qu'on se retire.
D'un horrible attentat ma sœur a su m'instruire;
Je t'en ferai justice, ainsi que je le doi,
Et ma gloire et tes jours le demandent de moi.
Mais il faut t'avouer le soin qui me déchire;
Tout ici contre toi se soulève et conspire.
Fameux par nos revers, ton nom est en horreur:
Ma sœur, ma cour, enfin tout mon peuple en fureur,
Tes Grecs même, tes Grecs! tout en veut à ta vie.
Je crains peu les clameurs, je crains la perfidie.
Que l'Univers entier s'arme pour t'opprimer,
D'un œil ferme et serein je le verrai s'armer;
Je te protégerai contre la terre entière;
Mais puis-je te sauver d'une main meurtrière?
J'y veillerois envain: la sombre trahison
Laisse dans le repos s'endormir le soupçon;
Cependant elle approche à pas sourd et timide,
Et tout-à-coup au sein plonge un couteau perfide.
Mais voici ce qu'enfin le céleste secours
Daigne nous inspirer pour le soin de tes jours.
Il faut rendre aujourd'hui précieuse et sacrée
A mes sujets du moins cette tête abhorrée.
Je veux de mon Empire y lier les destins,
Ma gloire, ma vengeance et mes plus hauts desseins;

Et te rendant ainsi sacré comme moi-même ;
Changer pour toi la haine en un respect extrême.
C'est l'unique moyen d'arrêter à jamais
Et les coups violens et les sombres projets.
Tes propres ennemis, aveuglés par leur rage,
De ce moyen si sûr m'ont inspiré l'usage ;
Et ma sœur autrefois avide de ta mort,
Satisfaite à ce prix, se fait un noble effort.

THÉMISTOCLE.

Quel est donc ce moyen que le ciel vous inspire,
Seigneur ?

XERCÈS.

Sois le vengeur....

THEMISTOCLE.

De qui ?

XERCÈS.

De mon Empire.

THÉMISTOCLE.

Où sont vos ennemis ?

XERCÈS.

En Grèce, où sont les tiens.

THÉMISTOCLE.

Ciel !

XERCES.

En te vengeant d'eux, cours me venger des miens.
Jusques dans leurs foyers, porte, lance ma foudre :
Je la mets dans tes mains, réduits leurs murs en poudre ;

Et la Perse et ma cour, et ma sœur à ce prix
Me cèdent tous leurs droits, étouffent tous leurs cris.
Et changeant tout-à-coup leurs plaintes en louanges,
Tous sont assez vengés, si c'est toi qui les venges.
Tu te tais. Un moment je te laisse y penser.
Toi-même sur ton sort tu pourras prononcer;
Mais ne prens point conseil d'une vertu farouche,
Si le soin de tes jours, si ma bonté te touche.

SCÈNE IX.

THÉMISTOCLE.

C'en est fait, à mon sort je ne puis résister:
Voilà le dernier coup qu'il pouvoit me porter.
Tant que mes ennemis n'en vouloient qu'à ma vie
Et bornoient leur fureur à me la voir ravie,
D'un œil indifférent je voyois à la fois
S'armer contre mes jours les peuples et les rois;
Mes maux me touchoient peu, je périssois fidèle,
Je mourois revêtu de ma gloire immortelle;
J'emportois avec moi les vœux de l'Univers,
Et toute ma vertu me suivoit aux enfers.
Mais l'on veut aujourd'hui voir ma gloire souillée,
Et par mes propres mains ma patrie immolée.
Xercès, si tu m'as vu me taire devant toi,
Ne me fais pas l'affront de douter de ma foi.
Le destin par ta voix ordonne que je meure,
Et dans l'obscurité place ma dernière heure.
Après tant de lauriers dont j'ai su me couvrir,
O ciel! étoit-ce ainsi que je devois périr?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMISTOCLE.

GRACE au ciel, j'ai trouvé le secret favorable.
De conserver ma gloire et le Grec qui m'accable.
Que je suis bien vengé de ses soupçons ingrats !
Je le sauve au moment qu'il poursuit mon trépas.
Tu pensois que pouvant me faire un jour ton maître,
O Grèce ! je tramois l'affreux dessein de l'être !
Criminel à tes yeux, à force d'être heureux,
Tu m'as cru trop puissant pour être généreux.
Livrée à tes soupçons, tu n'as plus voulu croire
Que ma fidélité put modérer ma gloire ;
Et selon que croissoient mes succès trop connus,
Tu croyois de mon cœur voir s'enfuir les vertus.
Que tu t'es abusée, ô Grèce ! ô ma patrie !
Jamais d'aucun mortel tu ne fus plus chérie ;
Jamais cœur n'a brûlé d'un zèle plus constant :
Que ne peux-tu m'entendre en ce dernier instant !
Je vais par ma réponse, obscure en apparence,
Du maître de l'Asie enchaîner la vengeance ;
Et le liant des nœuds des sermens les plus forts,
Lui fermer à jamais le chemin de nos ports.
Le serment chez le Perse est un arrêt suprême,
Que dicte par sa voix, la voix du destin même ;
Rien n'en peut affoiblir les droits religieux :
Ce que jure le Perse, est juré par les Dieux.

SCÈNE II.

XERCES, THÉMISTOCLE, MILTIADE.

XERCÈS.

Quelle réponse enfin vas-tu nous faire entendre ?

THÉMISTOCLE.

Elle est telle, grand roi, que vous devez l'attendre ;
Digne de mes succès, digne de mon courroux,
Et pour tout dire enfin, digne même de vous.
Je vous estime trop pour vous en faire une autre ;
Trahissant ma vertu, je flétrirois la vôtre.
Mais est-il vrai qu'ici votre trône sacré
Ne soit point pour moi-même un asyle assuré ?
N'est-il d'autre moyen, pour conserver ma vie,
Que de faire serment de perdre ma patrie ?
Et ne voudroit-on point, abusant de mes maux,
Par de feintes terreurs alarmer mon repos ?

XERCÈS.

Moi, que j'ose abuser du malheur qui t'opprime !
Trop instruit par les miens, je m'en ferois un crime.
Crois-tu que ton grand nom a seul touché mon cœur ?
Bannis de tes esprits une si vaine erreur.
J'estime le mérite, il me touche sans peine ;
Mais ton mérite heureux eût ranimé ma haine.
Et malgré tes exploits en tous lieux si vantés,
Rends grace à tes revers de toutes mes bontés.
Oui, je te le redis ; je crains tout pour ta tête :
Ton serment peut lui seul conjurer la tempête :

Lui seul de mes sujets t'attirant les respects,
Ne te laisse en ces lieux d'ennemis que tes Grecs.

THEMISTOCLE.

Puisqu'à ce terme affreux ma fortune est réduite,
Il faut de vos soldats accepter la conduite.

MILTIADE.

O crime !

THÉMISTOCLE.

Mais avant que d'en donner ma foi,
De la vôtre à mon tour, j'ose exiger, grand roi,
Pour calmer dans mon cœur la crainte qui le presse....

XERCÈS.

Parle, qu'exiges-tu?

THÉMISTOCLE.

Seigneur, une promesse.
Sous un chef étranger l'indocile soldat
Ne va, vous le savez, qu'à regret au combat.
De son obéissance il se fait un outrage,
Et met toute sa gloire à manquer de courage.
Il suit bien plus encor ce caprice odieux,
Quand le monarque absent ne voit rien par ses yeux,
Et que loin des climats où combat son armée,
Il n'est instruit de tout que par la renommée.
Jurez-moi donc, Seigneur, que tant que les destins
Conserveront le sceptre en vos augustes mains,
Jamais, malgré l'ardeur dont votre ame est saisie,
Vous ne ferez sans moi la guerre à ma patrie.

A ce prix, je suis prêt de me sacrifier.

MILTIADE.

Quoi! jusqu'à cet excès le traître s'oublier!

XERCÈS.

Oui, je te le promets, je veux plus faire encore,
Je veux, aux pieds des Dieux que l'un et l'autre adore,
Tous deux nous enchaînant du plus sacré lien,
Te donner mon serment et recevoir le tien.
(*A sa Suite.*)
Qu'on dresse deux autels pour la cérémonie.
(*A Thémistocle.*)
Je te laisse un instant.

SCÈNE III.

THÉMISTOCLE, MILTIADE.

MILTIADE.

O honte! ô perfidie!
L'honneur, l'appui des Grecs démentant ses vertus,
Arme contre eux le bras qui les a défendus.
Non, non, ce n'est point toi que jadis la victoire
Aux rives de Naxos couvrit de tant de gloire.
Jamais des Eubéens, le détroit glorieux,
Ne t'a vu, dans un jour, trois fois victorieux.
Tu n'es point ce héros, qu'au-delà du Bosphore,
Renfermé dans Sardis, Xercès fuyoit encore;
Ta sacrilége audace a pris, dans ces climats,
Ce redoutable nom que tu ne soutiens pas.

Non, jamais, autrefois, quoique tu puisses dire,
Mon père, à Maraton, ne prit soin de t'instruire;
Dans les cœurs qu'il forma, constamment soutenu,
Son généreux exemple a fixé la vertu.

THÉMISTOCLE.

Ma vertu se dément moins que tu ne peux croire,
Et jamais je ne fus plus fidèle à ma gloire.
Suspens, cher Miltiade, un reproche honteux:
Je suis plus ferme encor que je ne fus heureux.
Disciple, à Maraton, de ton illustre père,
Tu verras si mon cœur l'oublie et dégénère.
Au pied du saint autel témoin de mon serment,
Tu connoîtras bientôt si mon cœur se dément:
N'exiges rien de plus de ma juste tendresse;
Je crains la tienne: va, le roi, l'heure nous presse.

MILTIADE.

Mais quel est ce mystère?

THÉMISTOCLE.

Adieu: je vois, vers nous
S'avancer Aristide, enflammé de courroux.

SCÈNE IV.

THÉMISTOCLE, ARISTIDE.

ARISTIDE.

J'allois revoir ces bords, pour vous si plein de charmes,
Que votre bras, jadis, sauva de tant d'alarmes;

Et vous peignant fidèle au fort de vos malheurs,
Peut-être à tous les Grecs faire verser des pleurs.
Mais on vient de m'apprendre une étrange nouvelle:
Thémistocle n'est plus qu'un lâche, qu'un rebelle.
O mers de Salamine! ô plaines de Naxos!
Trop illustres témoins de ses fameux travaux,
Vous reverrez encor ce vainqueur indomptable,
Mais vil chef des Persans, mais perfide et coupable!
Va, puisque tu le veux, traître à tes citoyens,
Venger, chef des Persans, leurs affronts et les tiens;
Mais sache, en les vengeant, que tu les multiplies;
Que Sparte est dans son droit, que tu la justifies.
Hélas! en abordant nos fortunés climats,
Malheureux, sur quels bords porteras-tu tes pas,
Que ton pied criminel au même tems n'efface
De tes nombreux exploits quelque immortelle trace?
Sera-ce à Maraton que tu prétens venir?
Tu n'appris là qu'à vaincre, et non pas à trahir.
Est-ce au camp d'Arthémise, est-ce vers le Bosphore?
Au seul bruit de ton nom tout y frémit encore.
O que tu rougiras, quand tes yeux y verront
Xercès en approcher la pâleur sur le front!
Sur quelque endroit, enfin, que se porte ta vue,
Tu verras devant toi fuir ta gloire éperdue.
Je me flatte, malgré tous tes efforts nouveaux,
Que ton premier bonheur y fuira tes drapeaux;
Et cessant d'être ensemble heureux et magnanime,
Tu n'y recueilleras que la honte et le crime.
Adieu.

THÉMISTOCLE.

Cher Aristide, arrêtez : je ne veux
Qu'un moment d'entretien : accordez-le à mes vœux.
Vous voyez où du sort l'injustice importune
A, d'abîme en abîme, amené ma fortune ;
Tout est contre mes jours hautement soulevé :
Je touche au terme affreux qui m'étoit réservé.
La Grèce me poursuit, la Perse me déteste.
Ce n'est pas tout : un coup mille fois plus funeste
Menace ma vertu d'un opprobre éternel :
Il faut périr fidèle ou vivre criminel.
Si j'accepte le rang où le Perse m'appelle,
Je vis malgré nos Grecs, mais je vis infidèle.
Dans ce double danger de vivre ou de périr,
Parlez, que dois-je faire, Aristide ?

ARISTIDE.

Mourir.

THEMISTOCLE.

Ah! je vous reconnois à ce noble langage ;
Mais qu'est-ce que mourir, quand je puis davantage.
Thémistocle en effet n'auroit-il tant de fois
Humilié l'orgueil des plus superbes rois
Que pour ne terminer et sa gloire et sa vie
Que comme un Grec sans nom, qui meurt pour sa patrie.
Ce que tout autre a fait est-il digne de lui,
Et n'attend-on de moi rien de plus aujourd'hui ?
La mort ne suffit point à mon noble courage ;
Mon zèle pour les Grecs s'est accru de leur rage.

Si je veux jusqu'au bout être ce que je fus,
Mourir n'est point assez, il faut faire encor plus.
Des foudres éclatans, qui grondent sur sa tête,
Il faut sauver la Grèce, à périr toute prête.
Guéri de sa fierté, par ses propres revers,
Xercès sait le grand art de nous donner des fers.
Il a moins de soldats, de vaisseaux, de puissance,
Mais il a moins d'orgueil et plus d'expérience.
Avec des armes d'or, combattant contre nous,
Il achète en secret nos ennemis jaloux;
Et voilà le péril qui m'alarme et qui presse.
Mourir! Et qui, Seigneur, ne meurt pas pour la Grèce!
Par un coup plus utile, il faut la secourir,
Et je perdrois ma mort, ne faisant que mourir.
Allez, Seigneur, allez: fiez-vous à ma gloire;
Ce jour va me fournir ma plus belle victoire.
Le sens de ma promesse échappe à vos esprits:
Le tems éclaircira ce qu'ils n'ont pas compris.
N'exigez point de moi que je vous l'éclaircisse;
Peut-être dès ce jour me ferez-vous justice.
Le Grec ne fut jamais si cher à mon amour:
Je le servis jadis, je le sauve en ce jour.

ARISTIDE.

Seigneur, de ce discours dont le sens m'inquiète,
Vos vertus pourroient m'être un fidèle interprète.
Je n'ose cependant, puisque vous le voulez,
Pénétrer des secrets que vous tenez voilés.

Mais que vois-je! et pourquoi sous ce vaste portique,
Dresser de ces autels l'appareil magnifique?
Pourquoi ces prêtres saints, et ces feux solemnels?

SCÈNE V.

THÉMISTOCLE, ARISTIDE, XERCES, SUITE.

XERCÈS.

Demeure, Athénien; il faut qu'à ces autels
Où nous allons des Grecs jurer la perte entière,
Je te fasse aujourd'hui ma réponse dernière;
Que l'Envoyé de Sparte y soit présent aussi.
Qu'on l'amène.

ARISTIDE.

Seigneur, que puis-je faire ici?
Permettez-moi de fuir l'aspect d'un sacrifice
Dont plus d'un triste objet va me faire un supplice.
La ruine des Grecs que vous allez jurer,
N'est pas ce qui pourroit me le faire abhorrer.
Vos sermens, à la Grèce ôtent-ils son courage?
On peut, sans l'asservir jurer son esclavage;
Et se rendant parjure aux yeux des immortels,
Fuir au combat ces Grecs qu'on bravoit aux autels.

SCÈNE VI.

XERCÈS, THÉMISTOCLE, ARISTIDE, PARMENIS, MILTIADE, SATRAPES, PRETRES, SOLDATS.

XERCÈS.

Approche, Spartiate, il faut enfin te rendre
La réponse qu'aux tiens tu pourras faire entendre.
Ecoute les sermens que je vais prononcer,
Ils t'apprendront assez ce que tu dois penser.

PARMENIS.

Ils m'apprendront, Seigneur, qu'en son sein infidèle
Athène nourrissoit un perfide, un rebelle ;
Que Sparte avec raison s'éleva contre lui.
Enfin tel qu'il étoit, il se montre aujourd'hui ;
Tout entier au grand jour, son crime va paroître ;
Vous-même frémirez des noirs sermens du traître.

ARISTIDE.

Parménis, suspendez un triomphe trop promt :
Qui soupçonne un héros, se prépare un affront.

XERCES.

Grecs, calmez, l'un et l'autre, une aigreur trop altière.
Vous, ministre du Dieu qui répand la lumière,

Versez sur cette flamme un encens précieux,
C'est là le seul présent agréable à ses yeux.
Le sang des animaux que le fer sacrifie
Ne sauroit plaire au Dieu, source unique de vie.

(*Les prêtres versent de l'encens sur la flamme.*)

Brillant père du jour, qui du plus haut des cieux
Protéges de Cirus le trône glorieux,
Des sermens que je fais, sois le témoin fidèle.
Je jure à tous les Grecs une guerre immortelle;
Mais au vaillant héros jusqu'ici leur appui,
Qui me promet son zèle et son bras aujourd'hui,
Je fais à cet autel l'éclatante promesse
De ne porter le fer qu'avec lui dans la Grèce.
Ainsi, puisse, grand Dieu! s'élever jusqu'à toi
Ce parfum précieux, sûr garant de ma foi!
Si j'osois la trahir, qu'en horrible tempête
Cette douce vapeur retombe sur ma tête.
J'ai dit. Pontifes saints, pour sceller mes sermens,
De nouveau sur ces feux répandez votre encens.

THÉMISTOCLE.

Avant qu'à cet autel à mon tour je m'engage,
Que ne puis-je vous rendre un juste témoignage.
Heureux si je pouvois, pour garant de ma foi,
Rendre à la Perse encor celui que je lui doi!
Cette main si long-tems source de ses alarmes,
Pour la venger enfin, prend aujourd'hui les armes.
Oui: c'est son ennemi que je veux immoler;
Et ce que je ferai pourra la consoler.

(*Il met la main sur l'Autel.*)

C'est à toi qu'aujourd'hui Thémistocle s'adresse,
Chère Athène, la gloire et l'appui de la Grèce :
C'est à toi que ma main élève cet autel.
Tes citoyens jaloux me veulent criminel ;
Mes succès trop brillans me font croire perfide ;
L'étois-je ? Il faut enfin que ce jour en décide.
Hélas ! tant de travaux, tant d'exploits, tant de soins,
Etoient de mes travaux d'assez dignes témoins!
Quand j'ouvris en naissant, les yeux à la lumière,
Les Grecs presque inconnus rampoient dans la poussière;
La Perse les tenoit abattus à ses pieds ;
Athène gémissoit sous ses fiers alliés.
J'ai changé le destin de la Grèce et d'Athène,
J'ai rendu ma patrie et libre et souveraine.
La Grèce reçoit d'elle et l'exemple et la loi ;
Nos vaisseaux triomphans portent par-tout l'effroi ;
Nos forts sont rélevés, et jusques au Pirée
J'ai poussé de nos murs l'enceinte réparée :
Sparte même obéit. Tant de travaux fameux
Auroient dû dissiper des soupçons trop honteux ;
Mais cette coupe enfin consacrant la victime,
Va me rendre du monde et les cœurs et l'estime.

(*Aux Prêtres.*)

Versez le vin sacré qu'il faut répandre ici.

XERCES.

Où donc est la victime? Il est tems....

THÉMISTOCLE.

La voici.

(*Il met son anneau dans la coupe, et boit.*)

XERCES.

La voici! Quel discours! voudroit-il nous surprendre?

ARTABAN.

Il boit la coupe sainte au lieu de la répandre.

ARISTIDE.

Quel soupçon dans mon cœur s'élève de nouveau!

THEMISTOCLE.

Grace au poison puissant que portoit cet anneau,
Ne crains plus désormais pour moi, pour la patrie:
Ami, d'un suc mortel la coupe étoit remplie.

ARISTIDE.

Ah! Ciel!

MILTIADE.

Qu'entens-je! ô Dieux!

PARMENIS.

O courage parfait!
Quelle honte pour Sparte !

XERCÈS.

Ah! cruel! qu'as-tu fait?
Je reconnois trop tard ta généreuse adresse.
Par mes propres sermens tu me fermes la Grèce.

ARISTIDE.

Vivez, héros.

THEMISTOCLE.

Envain tu veux me secourir.
C'en est fait, cette main fidèle à me servir,
N'a point, en l'immolant, épargné la victime.
Xercès, de mon trépas ne me fais point un crime.
Ma vertu l'exigeoit, les Dieux m'en sont témoins;
Je meurs pour ne pas vivre indigne de tes soins.
Un roi si généreux, qu'eût-il fait d'un perfide ?
Souviens-toi seulement que si l'honneur te guide,
Tu ne peus plus porter la guerre en mon pays:
Ma mort brise en ta main la foudre qu'elle a pris.
J'expire : garde-moi ta parole sacrée ;
Par tes rares vertus mon ame rassurée,
Emporte chez les morts ce consolant espoir.

XERCÈS.

Oui, tu peus l'emporter, je ferai mon devoir.

La Grèce m'est sacrée, expire sans alarmes ;
Ta vertu de nouveau la sauve de mes armes.
Mais qui me sauvera de l'éternel regret
De perdre, en l'acquérant, un ami si parfait ?
Dieux ! en nous le montrant si digne qu'on l'admire ;
Le deviez-vous si tôt ravir à notre empire !

THEMISTOCLE.

Le jour fuit de mes yeux : dans mes derniers momens,
Ne vous refusez pas à mes embrassemens.
Que je meure à-la-fois, moi qu'on a cru perfide,
Et le salut d'Athène, et l'ami d'Aristide.
Grecs, quittez contre moi votre injuste courroux :
Je vivois pour vous seul, et meurs encor pour vous.

MILTIADE.

Il expire, Seigneur.

XERCÈS.

Miltiade, à sa cendre
Rendez tous les honneurs qu'il a droit de prétendre ;
Et que sur le tombeau de ce fameux mortel
Soit versé d'Artaban tout le sang criminel.
Gardes, qu'on l'y conduise, et vous, Grec, cette épée
Du sang athénien ne sera plus trempée.
Les bords où Thémistocle ouvrit jadis les yeux,
Sont pour moi le séjour des vertus et des Dieux.

FIN.